

Mais Bonenfant lui montra un rocoin de l'antichambre. Juste la place de mettre un lit pliant petit, puisque tu veux bien. Ce sera le premier achat, quand j'aurai payé, quand nous aurons payé à nous deux le tapisserie qui a fourni tout ça. Et même, il ne livrera, tout de suite, un lit pliant... à crédit... Et, quand je me trouverai dans le quartier, petit... puisque tu le veux bien!

Il disait cela comme un enfant qui implorait.

Mais Jean s'écriait: —Ce n'est pas un lit pliant que je veux, c'est un vrai lit, là, dans l'autre chambre, c'est en même temps nous quitter... Mais, Bonenfant, vous avez été pour moi un père, une mère! Vous imaginez-vous que je vais oublier?... Bonenfant, très ému, très consolé, répliqua: —Les père et mère qui sont sages rendent la liberté à leurs enfants quand ils sont de grands garçons, mais que toi? C'est sans cesse de toujours traîner ses parents après soi. La jeunesse d'un côté, les vieux de l'autre! On sait bien se retrouver quand on a envie de se donner du plaisir au cœur. Pourvu que les enfants ne rougissent jamais de leurs vieux parents... ou de... leurs vie-x amis!

Jean allait interrompre, indigné par une telle supposition.

Bonenfant lui imposa silence, d'un geste doux, d'un sourire mélancolique.

—Oui, oui, je sais bien que jamais un brave fils de ton espèce ne rougira d'appartenir à un vieux bonhomme de cochon; n'empêche que je suis une gêne pour toi! Si l'y a pas de distance entre nos cœurs, il y en a une énorme entre les situations que nous occupons, et ça paraîtra toujours extraordinaire qu'un ingénieur appelé aux plus hautes destinées, soit l'ami d'un simple cocher de fiacre. Ça semblerait déjà inouï, si j'étais vraiment ton père.

Nous ne pouvons pas raconter notre histoire à tout le monde; ce serait bien inutile, d'ailleurs, la plupart des gens ne comprendraient pas... Donc, tu dois suivre ta voie, tout seul. Et moi, je reste dans la conlisse. Est-ce qu'on sera moins heureux pour ça?

Jean hochait toujours la tête, convaincu qu'il y aurait une sorte d'indécence de sa part à accepter ce sacrifice certainement peu périble à Bonenfant. Le cœur des enfants du peuple est très simple et ne se paye pas de fallacieuses raisons.

—Mon ami, qui a été à la peine doit être à la gloire. Ensemble nous avons souffert, timé, ensemble nous devons être quand la fortune nous sourit. Vous n'avez que moi...

Bonenfant frissonna. Oh! si ce la avait été vrai! Si n'avait eu que lui! Evidemment il n'aurait tenu qu'à bien peu de place dans son incertain il aurait choisi un autre métier si cela était nécessaire; on aurait cherché une combinaison possible...

Mais s'attachant à cette existence qu'il ébauchait si brutalement, être, à un moment donné, comme un bâton dans les roues de ce jeune homme qu'il rêvait à la tête des plus grandes situations, à exposer à ce qu'une de ces complications de la vie que personne ne peut empêcher, dévoile un jour à Jean Raucourt que ce n'était pas vrai qu'il fit seul en ce monde, que ce nom de Bonenfant n'était pas le sien, et que, avant sa simple, modeste, mais honnête vie de cocher de fiacre, il avait été un employé infidèle, le mari d'une coquine, et qu'il y avait, dans Paris, une dressée, actrice, vague et intermittente, lui était sa fille!

Et toute cette boue pourrait rajouter tout à coup sur son cher petit!...

Oh! mieux valait cent fois avoir le courage de se priver un peu de lui, tout en lui donnant des raisons à côté!

—Tiens, petit, une supposition que t'as été ici, au lieu de faire pité dans la cambuse de la Butte-Montmartre, le jour où ce M. Sosthène Letournaux t'a joué ce tour de... mettons: ce tour de coquin qui t'en pense un peu plus! Crois-tu qu'il aurait osé t'offrir un morceau de pain pour ces merveilleux projets?... Non, n'est-ce pas?... Eh bien, alors! Cet argument lui paraissait irréfutable.

—Ici, c'est un monsieur chic qui n'a besoin de personne. Tu gagnes six mille balles à ton usine, tu te francs, dans une maison où il loge des marquis: il y en a une au premier, même qu'une fois, dans l'escalier, elle m'a joliment martelé sur le pied et que je lui ai dit: —C'est rien, madame la marquise! Sur ton palier, il y a un autre appartement, un grand occupé par un chef de bureau du Ministère. Je me suis renseigné, va, avant de louer. Toi ici dans une maison digne de toi et qui respecterait encore de l'exploiter. Quant à moi, on ne m'a jamais vu rôder aux alentours autrement que dans ce costume de mitrillon, jamais on m'y verra le cocher Bonenfant. Et, pour la conclure, pour le tapisserie, j'ai expliqué qu'il s'agissait d'un petit cousin à moi... Tu vois bien que j'ai dit que t'étais mon

en lui tendit les deux mains, murmurant: —Cela console de bien des misères de penser que, dans cette vilaine époque d'argent, il existe encore des cœurs tels que le vôtre! Je vois bien qu'avec un entêté de votre espèce je n'ai plus qu'à consentir; mais il demeure bien convenu que rien n'est changé entre nous, que, vêtus en cocher ou en gentleman, vous serez toujours ici chez vous et que, si je vous permets de continuer votre métier, parce que je ne suis qu'un premier échelon de la fortune. Nous ne cessons pas d'être des associés; et, quand j'aurais gagné le repos pour tous deux... Bonenfant sourit. —Occupons nous du présent, petit. Nous avons failli dégringoler une première fois à vouloir vivre trop haut un peu trop vite. Mon imagination de Méridional m'avait emporté. Tout est bien ainsi, pour l'instant. Chacun travaille de son côté, dans sa sphère, et on se réunira, le soir, deux ou trois fois par mois... En aurons-nous à nous raconter!

—Nous nous verrons plus souvent que cela, mon ami. Et commentez par moi à raconter, vous, au prix de quels prodiges, vous avez pu accomplir cette délicieuse surprise dont je vous remercie de tout mon cœur.

—Eh! petit, depuis que tu gagnes largement ta vie, j'avais émis la prétention de me rendre cent francs par mois; ça te pesait, paraît-il, de me devoir quelque chose. Alors, moi, j'ai ramené mon affaire; j'ai fait un bas de laine, et moitié à crédit, moitié au comptant, j'ai acheté, organisé ton petit ménage... Là, te voilà encore mon débiteur! Je bazarde les nippes de là-haut, qui ne valent plus grand-chose d'ailleurs. Et demain d'aujourd'hui, j'aurai des livres, des affutiaux de laboratoire. Par exemple... Il prit un air sévère: —J'ai garanti que t'étais un jeune homme tranquille. Pas de juponis ici!

Jean eut un énigmatique sourire.

—Oh! parlez! s'écria Bonenfant, je sais que c'est sérieux. N'empêche que ma vieille expérience peut te couler ce conseil: pas de femmes! C'est la perdition des hommes.

—Cependant, Bonenfant, il faudrait bien qu'un jour... —Ah! quand ça sera pour de bon!... C'est une autre affaire, petit! Mais il n'en est pas question pour l'instant, hein!

Une expression d'inquiétude envahissait son gros visage.

Jean ne répondit que par son sourire qui signifiait aussi bien non que oui. Et Bonenfant, rassuré, déclara: —Tas bien le temps! Et, justement, là, méfie-toi de ces vilains petits mousses! C'est gentil en dessous; mais, au fond, c'est des nids à tristesse. Et maintenant, je te permets d'aller à ton usine.

Ils descendirent ensemble. Et Bonenfant le conduisit à la porte des établissements Mail et Cie. Et quand il lui dit adieu et lui serra la main, sans trembler, sans qu'une larme parut à ses yeux, il fit certainement quelque chose de très héroïque.

Et quoique ses jambes ne fussent pas très solides, il partit très vite, rasant son torse, murmurant: —Il le fallait!... Il le fallait!

Il ne perdait rien de lui: le cœur de Jean Raucourt était de ceux qui ne reprennent pas une parcelle de ce qu'ils ont donné. Il se perdait que cette jouissance de l'avoir pour lui seul.

Mais c'était un sacrifice indispensable; plus tard, je n'aurais pas pu.

Certes, le sacrifice était indispensable. Et il ne le comprit que trop bien lorsqu'il eut regagné sa "cambuse" de la Butte-Montmartre et qu'on lui remit une lettre destinée à Jean Raucourt, une lettre satinée, parfumée, fermée d'un cachet très compliqué, à plusieurs compartiments remplis d'embellissements héraldiques.

—Je ne sais pas si M. Jean Raucourt est chez lui, dit la concierge... —Bien, bien, on lui fera parvenir. M. Jean Raucourt n'hâte plus ici... —Hein! —Ou vous expliquera ça un autre moment.

Il n'avait pas le temps, il était trop préoccupé par ce pli mystérieux, aristocratique.

—Ça sent la jolie femme, bougonnait-il une fois chez lui. Pourvu qu'on n'aille pas me le prendre! Ah! mais, pas si vite! Je ne voudrais pas...

Et il tourna et retourna la lettre dans ses mains.

Il repartit un quart d'heure après pour la lui porter, voulant assister à l'ouverture.

Mais une timidité le prit quand il arriva au boulevard Latour-Maubourg.

—Est-ce qu'il n'a pas le droit?... Et de quel droit, moi, me mêlerais-je!...

Il se contenta de déposer la missive au domicile de Jean Raucourt sans même demander s'il était rentré.

Et c'est ainsi que Jean se trouva seul lorsqu'il décacheta l'enveloppe.

Elle contenait seulement ces mots, écrits d'une main fiévreuse mais décidée: —Monsieur Jean, faites ce que votre honneur et

votre conscience vous ordonneront. —Je vous aime. —"JACQUELINE D'AUSERAIE."

XV

LE SCANDALE SEPRÈME.

C'était d'ailleurs une chose beaucoup moins simple que ne se l'était figuré Jacqueline dans une minute d'affolement, que de renoncer en toute loyauté à prononcer des vœux pour lesquels on ne se sent plus la vocation nécessaire et de reprendre dans sa famille une place à laquelle on a droit de par Dieu, de par la Nature, de par la Loi!

Cela avait marché à peu près bien, tandis que la voiture descendait de Montmartre et ramenait les D'Auseraie à leur hôtel des Champs-Élysées. Seule, la marquise lançait de mauvais regards à sa pauvre enfant. Jacqueline évitait de diriger ses yeux vers elle; elle trouvait tant de sympathie dans Isabelle, dans Robert, même dans son père!

Le marquis oubliait en ce moment les conséquences que pouvait avoir cet acte, fort honnête, fort correct, mais, il faut le reconnaître, un peu extravagant; et songeait tout bonnement qu'une affection qui lui avait fortement manqué depuis deux ans lui était rendue.

Jacqueline, tout en implorant encore son pardon, leur expliquant que, ces derniers mois elle avait senti des doutes, qu'elle avait grand de semaine en semaine, de jour en jour.

Elle s'était imaginé que ce n'était que la suprême révolte de la mondaine, de la jeune fille contre cette séparation éternelle de toute joie terrestre et qu'elle vaincrait cela facilement.

Et c'était cela qui l'avait vaincue, elle, l'exaltée, la créature si forte!

—Mais, parbleu! déclara le marquis, j'avais toujours dit que tu n'étais pas faite pour une semblable existence... Tout de même, petite, tu aurais pu t'en aviser hier... Enfin, n'en parlons plus. En résumé, tu aurais bien assez d'occasions d'exercer ton dévouement autour de nous.

Cette année, à Monzain, il avait en trois ou quatre semaines de fièvres, d'épuisement, à la suite d'une campagne électorale, rien d'assez sérieux pour qu'on fit venir sa fille, et certainement la marquise l'avait fort bien soigné; mais ce n'était pas ça.

Et il se figurait déjà Jacqueline, redevenue un monde mais ayant conservé l'empreinte quelconque d'une discipline religieuse, occupant, pour jamais, dans sa maison, le rôle de ces vieilles filles qui dirlorent chacun, exécutent les volontés de tous et dont le perpétuel dévouement fait passer les maux.

Oui, Jacqueline serait ainsi; et une telle créature était nécessaire dans sa maison à lui, dans cette maison où plus le moindre amour n'existait entre le mari et la femme et où les enfants, sans cesse d'aimer les "auteurs de leur jour", rataient rarement une occasion de les "blâmer".

De reste, la vie de garçon leur enlèverait avant longtemps leur Robert, et Isabelle serait à marier dans cinq ou six ans.

Jacqueline demeurait l'âme du coin du feu, ce foyer où les yeux viciés libertins reviennent toujours, ne fût-ce que pour faire passer les blessures reçues au dehors.

Tel était l'avenir qu'entrevoit complaisamment le marquis d'Auseraie; et c'est pour cela qu'il pardonnait si facilement à sa Jacqueline.

Mais la voiture était à peine entrée dans la cour de leur hôtel qu'il ressentait une impression désagréable, rien que d'avoir constaté les regards ahuris, plus légèrement goguenards de son concierge.

Puis ce fut le tour du valet de pied descendu de la voiture pour ouvrir la portière, et puis du cocher qui se penchait pour examiner d'un peu plus près la tête que pouvait avoir "Mademoiselle" après une semblable aventure.

Ces messieurs trouvaient certainement la chose étrange. Cela choquait leurs aristocratiques personnalités. Eux qui, le matin, devant les domestiques des hôtels voisins, faisaient leurs embarras de ces beaux articles de journaux où la gloire de leurs patrons était si pompeusement célébrée! Les domestiques s'identifiaient si facilement avec leurs maîtres!...

Jacqueline sentit cela aussi bien que son père, et elle éprouva un serrement de cœur lorsqu'elle franchit le seuil de l'hôtel.

Dès l'antichambre, la marquise prononçait sèchement: —Nous ferions tout aussi bien de nous en retour à Monzain!

—Au milieu de l'hiver? s'écria naïvement son mari. Je ne vois pas bien pourquoi!...

—N'avez-vous pas remarqué l'effet produit sur nos gens? Que sera-ce avec le monde?

—Nous sommes aussi connus à Monzain qu'à Paris!

—Mais nous pouvons plus facilement nous y enfermer dans notre château, nous y classer! Le marquis eut une petite révolte, un dernier bouillonnement de son sang de grand seigneur: —Eh! ma chère amie, tant pis pour ceux qui ne seront pas satisfaits! C'est à nous à dicter nos

lois au monde et non au monde à nous imposer ses idées! N'oubliez pas que notre nom vient de notre devise

J'aurais!

—Si je vous présente ces quelques remarques, mon ami, dit très fénellement Mme d'Auseraie, ce n'est pas que je désapprouve ce que vous me dites, croyez-le bien, la décision de Jacqueline. La chère enfant a agi en son âme et conscience; je suis trop heureuse de la savoir libre... Mais, évidemment, ce la nous met dans une situation délicate... Si l'y avait que le monde, encore... Mais vous savez mieux que moi que votre dernière élection n'a pas marché sans anicroche... Je songe à tout moi!

Ils étaient arrivés, maintenant, dans la petite entrée qui précédait le cabinet du marquis.

Jacqueline, atterrée, cherchait machinalement un refuge dans ce cabinet.

Chaque parole de sa mère tombait sur elle comme un coup de masse.

Isabelle lui serrait fiévreusement les mains et disait à voix presque haute: —C'est pas gentil de dire ces choses-là devant toi. Oh! c'est pas gentil!

Et, si Jacqueline ne l'avait calmée, la jeune fillelette aurait riposté vigoureusement à la marquise.

Robert, goguenard, les mains dans ses poches, prononçait en haussant les épaules: —J'te crois que la dernière élection n'a pas marché sans anicroche. C'est cette canaille de Valadiu qui contrecarrait tout, en des sens. Il a envie du siège de papa, et papa se n'en aperçoit seulement pas... J'y ai dit: il m'a envoyé à Tours.

—Chut, chut! mes chéris, murmura Jacqueline, gardez-vous de rien dire qui puisse irriter notre père ou notre mère. Nous occupons une situation si élevée que, forcément, aucun de nos actes ne peut passer inaperçu... Et ce que j'ai fait là peut évidemment être la source de complications... J'ai agi sans réfléchir...

—Tas agi comme ça te plaisait, n'est-ce pas? fit Isabelle, avec un signe de tête très agressif vers ses parents.

En ce moment, la sonnerie du téléphone retentit dans le cabinet, et le marquis vint répondre.

Et le supplice de Jacqueline continua.

—Allô, allô, qui me demande? Ah! c'est vous, mon cher... Puis un silence, après lequel le marquis, les rondelles du téléphone collées aux oreilles, répondit: —Mais si! c'est bien vrai, ne démentez rien. C'est absolument vrai.

Nouveau silence. Pais: —Non, je n'irai pas à la Chambre aujourd'hui. Expliquez la chose au mieux dans les couloirs. Nous n'avons rien à nous reprocher, en somme, et il n'y a que les sottis ou les méchants qui peuvent blâmer la conduite de Mlle d'Auseraie.

Nouveau silence; puis le marquis riposta, d'un ton impatient: —Evidemment, les imbéciles sont les plus nombreux. Tant pis pour eux!

La marquise écoutait en haussant les épaules, en levant les yeux au ciel, et l'expression de sa bouche avait quelque chose de sarcastique que Jacqueline, les larmes aux yeux, s'enfuit dans sa chambre.

Sa mère prenait bien sa revanche.

Elle n'avait pas encore eu le temps de se retrouver dans son logis de jeune fille que la femme de chambre de la marquise et son ancienne femme de chambre l'accouraient, bientôt rejointes par la cuisinière, puis par la femme de concierge...

Tout ce petit monde venait la considérer comme une bête curieuse et, quoi qu'elle exprimait avec des formules très respectueuses, lui montrait un étonnement peu sympathique.

Et elle devinait qu'il allait en être ainsi parmi tous ceux qui la connaissent. Le sentiment serait le même chez tous, du haut en bas de l'échelle sociale. Ses "gens", pour qui elle n'avait jamais eu que des bontés, la blâmaient aussi sévèrement que ce duc, intime ami de son père, chef du parti de la noblesse, dont elle n'avait pas entendu, mais dont elle ne devinait que trop facilement les paroles.

Qu'avait-elle donc fait, sinon agir en toute loyauté? Et sa tante, cet être de si entière bonté, ne l'avait-elle pas approuvée?...

Quelques instants plus tard, sa mère venait lui demander "si elle se mettrait à table".

Jacqueline eut un empotement: —Désirez-vous donc que je ne m'y mette pas, ma mère?

—Que tu voilà bien! prononça la marquise, toujours féline. Je pensais simplement que... Rémotion... la fatigue... —Vous avez raison, ma mère; j'aurais pas le moindre appétit.

Evidemment ses parents voulaient parler d'elle, longuement, sans qu'elle fût avec eux.

Elle ne quitta pas sa chambre et se fit simplement apporter du thé avec des biscuits.

Un peu avant deux heures, Isabelle, déjà prête à sortir, pénétrait

chez elle, les traits tirés, les yeux rougis, et lui sautait au cou: —Oh vas-tu donc, petite! —Maman me ramène au convent. Il paraît que c'est bien assez que j'aie perdu la machine et que je dois être au Sacré-Cœur pour le cours de Paprés midi... Je l'aimerais toujours, va, moi, quand même!...

Elle n'eut pas le temps d'achever. La marquise se montrait à la porte.

—Allons, vite, petite!... Je ne te propose pas de l'emmenner, Jacqueline! Tu dois avoir besoin de repos!

—Oui, ma mère, dit-elle glacée, de beaucoup de repos.

Et, la marquise et Isabelle parties, elle eut une crise de févôte, de larmes. Elle comprenait que non seulement la marquise avait voulu causer d'elle avec son père, mais en causant sévèrement devant Isabelle; c'est pour cela qu'on l'avait éloignée de la table de famille à ce repas.

Et off lui enlevait Isabelle, tout de suite, on allait bien vite la reclasser dans son convent, comme si l'on avait eu peur que le voisinage de sa grande sœur ne lui fût pernicieux.

—Et maman se garderait bien de m'emmenner! Elle doit redouter aussi qu'on ne me voie avec elle.

Quelques minutes plus tard, Robert venait à son tour lui dire adieu.

—Tu retourneras à ton collège... —Oui. Pas moyen de prolonger le campo jusqu'à ce soir. Maman ne plaisante pas aujourd'hui.

—On... on a parlé de moi à table? interrogea-t-elle.

Tres embarrassée, il répondit: —C'est à dire que Babette s'écrope parce qu'elle prenait trop facilement la défense; et moi, je ne venais plus qu'un dire quel que soit à ton sujet: ni approbation ni blâme! Sur tout pas d'approbation!...

—Et... père? —Père, tu sais, quand maman est comme ça, il ne bronche pas. Mais, entre nous, il n'a pas l'air enchanté... Le téléphone ne chôme pas... Ça a un retentissement du diable, ton histoire; les députés, les sénateurs du parti ne font que demander la communication; les directeurs des journaux bien pensants aussi... Papa en est bien fier. Quant à ton petit Robert, regarde-moi ces biceps! Il tait mit sous les yeux ses bras d'athlète rompu à tous les jeux du corps.

—Toujours prêt à cogner pour toi, ma Liline!... Mais adieu! Si je rentre chez les Pères, faut pas que j'arrive en retard.

Et il s'en fut.

Jacqueline se sentit immensément seule. Et alors, instinctivement, elle murmura un nom: —Jean Raucourt...

Et soudain elle eut la vision de ce qu'était la mansarde de l'ingénieur un moment où elle l'avait connu. Rien que de rapprocher les logis de pauvre hère de la luxueuse demeure où elle venait de rentrer lui montrait la distance.

—Distance infranchissable! prononça-t-elle avec un mouvement de tristesse un peu hâtive.

Un instant, elle fit ce rêve: puisqu'elle avait manqué de courage, ce matin, du moins elle n'aurait pas pu au nom des D'Auseraie un nouveau et encore plus cruel dévouement. Elle vivrait comme une sorte de chanoinesse, de religieuse laïque, consacrant son temps aux bonnes œuvres; elle accepterait, sans révolte, toutes les humiliations que lui imposerait sa mère.

Et, pour donner une satisfaction à cet amour qu'elle ne pouvait plus nier de loin; de haut elle protégerait celui qui avait porté un trouble éternel dans son âme. Elle concilierait ainsi ce qu'elle devait à son nom, à sa famille, avec les aspirations trop hardies de son cœur.

Elle sortit de sa chambre afin d'aller trouver son père, espérant profiter de l'absence de sa mère pour s'entretenir avec le marquis dans leur intimité d'autrefois.

Mais, arrivée au palier, elle entendit la voix de M. d'Auseraie et celle de ce duc qui, le premier, avait téléphoné pour demander "si la nouvelle était vraie".

Et le duc disait: —D'un effet déplorable... déplorable, mon cher ami... Mouton panvre ami!...

Le marquis gémissait. Et le duc continuait: —Jamais je n'ai mieux compris la sagesse des institutions de l'ancienne monarchie, notamment de ces lettres de cachet que le Roi délivrait aux familles lorsqu'un trop grand scandale les menaçait. C'est épouvantable de songer qu'après un tel esclandre vous n'avez aucun pouvoir sur votre fille, que vous ne pourriez pas l'enfermer deux ou trois ans dans quelque bon convent, où des religieuses, autrement énergiques, autrement sévères que votre toquée de cousine...

—Ah! mon excellent ami! interrompit le marquis, depuis la Révolution, les enfants n'ont aucun respect pour leurs parents! Certainement, une bonne retraite, ne fût-ce que de six mois, dans un convent bien clos, retrancher les choses au point en cette cervelle détraquée. Enfin, vous, arrangez-moi les choses au mieux à la Chambre.

Comptez sur moi! Ils continueront de danser en marchant tout doucement vers la

porte; mais Jacqueline ne les écoutait plus.

Elle était revenue chez elle, suffoquée d'indignation.

Eh quoi! était-ce bien son père, était-ce bien ce duc, qui, lui aussi, avait parfois railé les frères envolés de son âme, ses regrets du passé, était-ce ces deux hommes qui tenaient, à son sujet, des propos d'un autre âge?... L'enfermer dans un convent! Déplorer que la Révolution ait supprimé les lettres de cachet!...

—Et j'hésiterais!

Elle prit une carte, épaissie comme un parchemin, et traça les lignes que Jean Raucourt ait recevoir quelques heures plus tard.

Elle s'arrêta une seconde avant de signer.

Mettait-elle seulement ses initiales?

—Non!... Moi non plus, je ne dois pas oublier notre devise: "J'Auseraie!"

Et cela ne lui suffit pas. Elle passa dans le petit cabinet de travail attentant à la chambre de son père, prit son cachet et scella sa lettre aux armes des D'Auseraie.

Puis elle revint chez elle, sonna sa femme de chambre et lui donna ses explications pour que la lettre fût portée immédiatement.

Et la camériste, manifestant un peu d'étonnement, et du quartier, et du nom, et s'assurant que la marquise la gronderait peut-être, Jacqueline fit mine de lui reprendre la lettre.

—C'est bien! dit-elle. D'autres la porteront. Je ne manquerai pas de gens pour me servir.

—J'y vais, mademoiselle.

—Soit; mais tenez votre langue si vous voulez une récompense.

Après cela, Jacqueline, plus calme, alla prier à Saint-Philippe du Roule. Ses décisions étaient prises; elle n'avait plus qu'à attendre, comme un homme qui doit se battre le lendemain. Avec l'esprit résolu qu'elle connaissait à Jean Raucourt, la journée du lendemain se passerait certainement sans sans des actes ou des paroles qui vaudraient des actes.

La soirée fut silencieuse, pénible.

La marquise, dont c'était le jour d'Opéra, avait déclaré très hautement que, dans les circonstances actuelles, elle ne tenait pas à se mettre en vue.

Le marquis n'avait pas osé aller à son cercle.

Les Valadin vinrent passer quelques instants chez leurs amis, et il y eut un conciliabule dont Jacqueline fut exclue. Evidemment, elle n'eût pas dû d'écouter, mais des mots prononcés par Valadin lui arrivèrent.

—... Envoyez Sothène partout... inutile... souffrir impossible... les choses doivent suivre leur cours. On ne peut pas toujours museler les journaux.

Lorsqu'ils furent partis, le silence recommença, encore plus pénible.

Si la lettre de cachet n'était plus de ce siècle, la méchanceté est de toutes les époques.

Vers dix heures, Jacqueline alla embrasser sa mère.

—Celle-ci lui donna son front et ne lui rendit pas sa caresse.

—Le marquis la serrera un peu nerveusement en murmurant: —Ah!... petite!... pite!...

Sans doute, il l'aimait bien; mais il ne pouvait ne pas la blâmer.

Elle s'attendait à passer une nuit mauvaise nuit et demeura en effet plus de trois heures les yeux fixes, grands ouverts; puis la fatigue l'emporta sur ses préoccupations, et elle dormit lourdement jusqu'au milieu de la matinée.

Elle se vêtit alors à la hâte, pénétra dans l'appartement de sa mère; mais la femme de chambre lui apprit que, levée de très bonne heure, Mme la marquise avait lu, en compagnie de M. le marquis, une foule de journaux qui étaient encore là, dans le petit cabinet, et puis qu'ils étaient descendus dans le grand cabinet là rez-de-chaus-sée, où ils étaient enfermés depuis près d'une heure.

Jacqueline allait descendre, vite, dans un instinctif besoin de les embrasser; mais elle pensa qu'elle ferait bien auparavant de parcourir quelques-uns de ces journaux.

Tous contenaient son histoire en termes qui, suivant la nuance de la feuille, variaient de la sympathie forcée à des plaisanteries de goût douteux; mais ces plaisanteries ne s'adressaient pas à elle; on se moquait plutôt du marquis et de la marquise d'Auseraie, des articles de la veille inspirés par eux, de cette manie des gens du monde d'occuper le public de leurs faits et gestes. Ils n'avaient qu'à s'en prendre à eux-mêmes de tout le tapage fait autour d'eux.

Soudain, le gong de la grille retentit. Jacqueline s'approcha d'une fenêtre, et bientôt elle aperçevait Jean Raucourt.

Elle dut se cramponner à l'espagnolette.

—Dieu!... Déjà! murmura-t-elle. Et dans un pareil moment!... Comment va-t-il être accueilli!...

Elle se sentait détailler.

Serait-je lâche, quand lui vient à l'entraînement au combat? N'y aurait-il donc plus de sang, de race, que chez ces enfants du peuple?...

Jean traversait la cour, un peu pâle, certainement ému, mais la tête haute, le regard assuré.

Jacqueline retourna chez elle,

l'agenouilla sur son prie-Dieu et attendit, glacée, n'ayant même pas la force de bêgayer une prière.

La marquise d'Auseraie, en ce moment, de sa voix incisive, résumait ainsi, non seulement tous les faits d'hier, mais ceux de tous les deux ans, elle avait observé avec un peu plus de sagacité que son mari: —Oui, mon ami, c'est bien à la suite de cet inexplicable attentat où vous avez failli perdre la vie que j'ai présenté cette soude humilité du comte Valadin. Que lui aviez-vous fait? L'avez-vous blessé sans vous en douter?...

—Mais je ne crois vraiment pas que... —Non, en a-t-il voulu de quel-ques inoffensives plaisanteries que nous lui avons adressées en lui remettant ce titre de comte romain que nous avions obtenu pour lui, par notre seule influence?... J'ignorais les motifs; toujours est-il que j'ai surpris, à partir de cette époque, de la haine dans ses regards, d'étranges réticences chez la comtesse; il vous a fait perdre de l'argent dans plusieurs spéculations... —Il en perdait aussi.

—Q e lui importe? Il a trois cents millions aujourd'hui; et nous ne nous maintenons que par des prodiges d'habileté. C'est lui, n'en doutez pas, qui a suscité toutes les difficultés que vous avez eues à combattre pour votre élection. Et hier, quand cette déplorable aventure éclata, quand une occasion se présente à lui de nous prouver son amitié, il nous joue un tour de plus. Je suis certaine qu'il avait la puissance nécessaire pour étouffer ce scandale; il n'avait qu'à imposer aux journaux un récit expliquant tout par une indisposition subite... —Il vous a pourtant dit lui-même qu'il avait un seul journal indépendant, et il y en a plus d'un à Paris, pour ébruiter un affaire et forcer tous les autres à en parler. N'est-ce pas obtenu le silence pour moi, lors de mon accident? —C'est qu'il y avait un intérêt. N'en doutez pas, on que son honneur n'était pas en jeu. Mais voyez le chemin parcouru par cet homme, dont les ancêtres étaient les intendants des rois! Dites-vous, mon ami, de vous parlez de tout ceci sans preuves, mais avec l'intuition que nous avons, nous autres femmes, des dangers qui nous menacent. Cet homme profite de tout ce qui peut vous diminuer dans l'opinion publique; il veut vous supplanter. Et nous, nous ne pouvons rien nous opposer à lui. Voilà où nous en sommes, dans ces complications nous nous débattons, lors qu'il plait à Mlle Jacqueline de nous contraindre de ridicule! Et vous vous vantez que je ne sois pas indulgent contre elle!...

—Elle fut interrompue par le valet de pied qui entra, apportant la carte de Jean Raucourt.

La marquise jeta les yeux sur cette carte, vit la qualification d'ingénieur.

—Visite d'affaires, dit-elle, je me retire; nous reprendrons cette conversation tout à l'heure.

Le domestique demandait: —Faut-il introduire, monsieur le marquis? —Après une légère hésitation, Patrice d'Auseraie prononça: —... Oui... oui... —Et à voix basse, comme se parlant à lui-même: —Je crois bien qu'il faut que je le reçoive.

Intriguée, la marquise ne se retira que très lentement; et au seuil de la porte qui lui permettait de quitter le cabinet par derrière: —Qu'est-ce que c'est que ce Jean Raucourt? —Vous ne vous rappelez pas? —Je vous ai pourtant parlé de lui un jour: un garçon de talent, un inventeur qui prétendait créer des pils de mine sur des points dangereux de nos souterrains; nous ont empêché d'exploiter jusqu'ici.

—Oui... Je me souviens; vous l'avez adressé à M. Valadin!... —Qui le reçoit assez mal, son invention n'étant pas très pratique, paraît-il. Et, d'autre part, on avait dû le renvoyer, quelques années auparavant, de Monzain, à cause de ses idées... —Une façon de socialiste? —Pas tout à fait, un rêveur plutôt qui cherche à tout concilier.

—Sans naissance? interrogea fort dédaigneusement la marquise. —Fils ou petit-fils de mineur. —Et vous ignorez ce qu'il était devenu depuis sa première visite? —D'après Valadin, il serait tombé dans la misère.

—Alors il va vous demander un secours, conclut la marquise.

Et comme elle prononçait ces mots avec cette nuance de philosophique ennui des gens riches qu'on accable de sollicitations, Jean Raucourt entra dans le cabinet.

Machinalement, la marquise referma la porte qu'elle avait entrouverte et fit deux ou trois pas vers la table de son mari.

Ce Jean Raucourt l'attrait.

Et puis, elle n'avait eu qu'à jeter un coup d'œil sur lui pour deviner qu'il venait demander autre chose qu'un secours.

—Quelque nouvelle complication surgissait, elle en avait la préscience. Son mari était trop désespéré pour y faire face à lui seul.

Jean Raucourt avait respectueusement, mais sans la moindre nuance de servilité. Il s'inclinait ensuite devant le marquis, en polliciteux, ni même en employé devant un maître, mais comme un

homme qui va parler d'égal à égal. Puis il dit: —Je suis vraiment très heureux, madame, du hasard qui me permet de vous voir en même temps que M. le marquis d'Auseraie.

—Je ne suis donc pas de trop, monsieur! —Une mère d'être jamais de trop, madame, quand il s'agit de sa fille.

—Ma fille... —Oui, madame: Mlle Jacqueline d'Auseraie.

La marquise tomba sur son siège, suffoquée, tandis que le marquis, tout tremblant, prononçait: —Je... je croyais que c'était au sujet de vos inventions... En quoi, monsieur, pouvez-vous être trompé?... Je... je vous prie de nous expliquer... de nous expliquer tout de suite...

Jean, après avoir prononcé le nom de sa bien-aimée, demeurait silencieux, sombre, ne perdant rien de son audace, malgré l'hostilité qu'il pressentait, mais ne sachant comment débiter.

Il pensa que le plus sage était de dire les choses dans l'ordre, telles qu'elles s'étaient passées, avec la progression qui pouvait amener les parents de Jacqueline à un peu d'indulgence. Il ne fallait rien brusquer tant que l'espérance de l'obtention par la doucereuse existerait encore.

Et il profita de l'observation du marquis pour répondre, avec plus d'ironie que d'amertume: —Votre ami et associé, M. le comte Valadin ne vous a-t-il pas mis au courant de l'excellent marché qu'il a fait avec moi, au sujet de mes inventions?... —M. d'Auseraie eut un geste indécis.

—Tant mieux! continua Jean, affectant de prendre ce geste pour une dérogation absolue; il m'eût été pénible de songer que M. le marquis d'Auseraie avait prêté la main aux petites machinations du comte Valadin, et, du reste, c'est lui seul que j'en ai toujours rendu responsable. Mais il ne s'agit pas de cela aujourd'hui. Qu'il vous suffise de savoir qu'éprouvé par les fatigues et les privations... —Pardonnez-moi, interrompit la marquise, à qui ce jeune homme presque inconnu causait de l'effroi, mais aussi de la sympathie, pardon! Je tiens à savoir jusqu'à quel point vous avez raison de vous plaindre du comte Valadin!

—C'est fort simple, madame. Quoique recommandé à M. Valadin de la façon la plus blâmable par M. le marquis d'Auseraie, j'ai été accueilli en ennemi; j'ai joué le rôle, assez cruel, de l'inventeur dont on déprécie les idées pour ne pas les payer. L'histoire est vieille comme le monde. Répondez par M. Valadin, répondez, à cause de ses basses intrigues, de toutes les maux où je me précipitais, je me suis trouvé un jour dans une position si désespérée que j'ai été, pour quelques milliers de francs, que l'insure s'aurait absorbé aussitôt après, des plans merveilleux... —Et, de ce, on ne peut pas exécuter sans moi. Ce marché déloyal apportait sa punition en soi-même.

—Pardonnez-moi, monsieur, n'être pas alors venu trouver mon mari? —Je ne me croyais pas le droit, madame, d'abuser ainsi de lui. Tous ces points, d'ailleurs, n'ont qu'une importance secondaire; leurs conséquences seules pouvaient nous intéresser aujourd'hui. A la suite des terribles ennemis que n'avait causés M. Valadin, par l'entremise d'un sien neveu, qui est un des plus sinistres fripons de cette époque, je renouai momentanément à mes rêves; je me songeai plus qu'à gagner ma vie. Je crois bien, madame, que, pendant l'émigration, un marquis d'Auseraie donnait des leçons de danse, à Dresde, tandis que sa femme apprenait aux Allemandes à faire les legères pâtisseries parisiennes... —Ce souvenir fit sourire un instant le marquis et sa femme. Et celle-ci dit: —Qui vous a donc si bien renseigné sur l'histoire de notre famille? —Vous le devinez aisément tout à l'heure, madame. Si je vous ce moment si douloureux de l'histoire de votre famille, c'est que je tiens à vous prouver, ainsi que le disait le roi Louis XVI, qu'il n'y a pas de sottis métiers. —Vous ne voyez encore en moi qu'un ingénieur, ce qui constitue une sorte d'aristocratie; et je veux que vous sachiez, parce que je veux que vous ignoriez rien de moi, que j'ai dû gagner ma vie de mes mains. Ne pouvant donner des leçons de danse, ni de cuisine, je me suis fait simple ouvrier.

—Monsieur, dit le marquis tout abasourdi de la tournure que prenait l'entretien, j'estime qu'il y a moins de distance d'un ouvrier à un grand seigneur que d'un grand seigneur à un bourgeois. Ses extrêmes se touchent.

—Et il était fort satisfait de cette petite déclaration.

—Monsieur, bien que je n'aie jamais vu de vous, mais que j'ai vu de vous, car à la suite de trop grandes fatigues, d'un chaud et froid, d'une attaque d'influenza, je suis tombé très gravement malade. Et moi, pauvre hère, pour moi par la malchance, sans famille, à peu près sans argent, j'ai eu l'honneur et le bonheur d'être soigné, avec un ad-